

Alain Guillaumont

Robert et Léa
- Agents très Spéciaux -

2. La Salamandre Noire



Alain Guillaumont

Robert et Léa
Agents très spéciaux

2

La Salamandre Noire

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4871-2

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Toute ressemblance avec quelque personne ou quelque établissement existant dans ce roman, serait totalement fortuite. L'auteur atteste que le récit qui va suivre est entièrement sorti de ses neurones et n'est ni plus ni moins qu'une aventure entièrement fictive et n'ayant jamais existée... Enfin jusqu'à ce jour bien sûr.

L'auteur.

Avis à mes amis lecteurs.

J'ai achevé mon dernier roman en vous écrivant que vous pourrez suivre la suite des aventures de Robert et Léa dans un ouvrage intitulé : « Les Raviolis sont Froids ».

Je vous demande donc des excuses en ayant changé ce titre en : « La Salamandre noire ».

Mais, vous allez voir dès maintenant que vous n'allez pas être déçus.

Nous sommes fin septembre, Robert a décidé de quitter Fort de France où il commençait à déguster une retraite qui n'était pas méritée du tout. (Lire Robert et Léa Agents Très Spéciaux 1 : Spaghettis Béchamel.). Non que son séjour l'ennuie, mais le colonel Verdier venait de lui demander de reprendre du service. Cette fois, c'est en tant que civil qu'il devrait opérer, mais il n'en savait pas plus. Son avion ne décolle que le lendemain matin, alors il a décidé de passer encore un peu de bon temps dans ce coin paradisiaque. Et comme le dit un dicton des îles, quand t'en a marre, t'y nique.

Edmonise et Elvina, deux jolies martiniquaises qui avaient élu domicile dans la paillotte de Robert sont en train de lui préparer son diner d'adieu. Pour l'occasion, elles ont revêtu pour seul vêtement un paréo attaché à la taille et largement échancré sur le côté. Leurs poitrines fermes et galbées dansent au rythme de leurs déhanchements. Robert, un punch ananas à la main, les regarde effectuer comme une chorégraphie autour de la table.

Elles s'affairent maintenant à concocter des accras de morue, des beignets à la farine de manioc, quelques crabes farcis accompagnés d'écrevisses

flambées, des papillotes de vivaneau aux mangues, du touffé de requin, et des sorbets aux fruits de la passion.

Une babiole en somme.

De temps en temps, l'une d'elle s'approche de lui et l'embrasse langoureusement en tournant du fessier. Robert en profite pour prodiguer des caresses, d'une main experte, le long de leurs cuisses jusqu'aux plus près des endroits les plus intimes. Les iliennes rusées et un tantinet perverses, avaient saupoudré les mets de gingembre et autres racines dont seul les autochtones ont la connaissance. De ce fait, à la fin du repas, Robert, qui déjà n'en a pas besoin d'habitude, se retrouve dans une forme exceptionnelle. Les deux jeunes femmes le poussent sur la natte près de la fenêtre et commencent à l'effeuiller. Il ne lui reste plus que sa couronne de fleurs sur la tête. Les paréos glissent à leurs tours et tout le monde se retrouve dans le plus simple appareil. Les mains avides de connaissances cherchent ici et là les trésors cachés. Puis, les caresses deviennent plus précises et les trois corps ne sont bientôt plus qu'un. Edmonise halète tandis qu'Elvina gémit. Il les honore alors chacune à leur tour et plusieurs fois. Sacré Robert, la retraite ne lui a pas fait oublier le garde à vous. Tard dans la nuit, les trois corps se relâchent enfin et sombrent dans le sommeil.

Au lever du jour, Robert sort de sa paillotte, juste vêtu d'un des paréos trouvé par terre. La vision est paradisiaque. Sur un sable cuivré et déjà chaud, les palmiers penchés, semblent observer la mer turquoise dont les vaguelettes forment une petite écume blanche. Les petits nuages floconneux semblent

vouloir se faire voir dans cette image de carte postale. Le cri des mouettes n'est pas sans lui rappeler la ville de Toulon et ses périples passés.

Après avoir pris le déjeuner avec ses deux sirènes, Robert appelle un taxi pour rejoindre l'aéroport du Lamentin. Son avion devra faire une escale à New York puis s'envoler pour Roissy en France.

*
* *

Il est maintenant 9 heures 30. Robert et son avion s'étaient posés la veille au soir, à Paris, et le décalage horaire se faisait sentir. Dans son sommeil, alors qu'il dansait sur les plages de Martinique entouré de dizaines de filles aux seins nus, une musique agaçante lui disait « Réveille toi, réveille toi » : son cellulaire sonne.

– Oui, c'est pourquoi ? Ses yeux tout collés ont du mal à faire la mise au point. Son cerveau embrumé n'a pas encore fait le rapprochement entre ce qu'il voit et quelque chose de connu.

– C'est Verdier ! Tu dors ou quoi ?

– Pff, laisse-moi me réveiller. Il a décidé de tutoyer son ancien chef, cela réduit les frontières et montre bien qu'il n'est plus militaire.

– Tu te rouilles, la retraite ne te convient pas. Rejoins-moi au « Balto », c'est un bar tabac au coin du boulevard Montparnasse et du boulevard Raspail. Je te paye le petit déjeuner.

– OK, j'arrive.

Robert s'extirpe péniblement de son lit et prend une douche. Petit à petit, ses esprits reviennent. « Bon, fini la retraite. Déjà fini... malheureusement. J'étais bien là bas. Que va encore me proposer ce vieux grigou de Verdier ? Robert, fais-moi ci, fais-moi ça. Et après, quand t'es dans la béchamel, on ne te connaît plus... On verra bien ».

Habillé et rasé de frais, Robert décide de prendre le métro. C'est encore le moyen de transport le plus rapide de la capitale... Le Balto, nous y voilà. Robert entre et avise le colonel Verdier au fond, dans une petite alcôve. Face à lui et de dos pour Robert, une femme, béret sur la tête et lunettes de soleil, se tient assise. Il s'approche et la regarde.

– Léa ! Dit-il, émerveillé. Viens que je t'embrasse.

– Salut beau blond, t'as pas changé, je croyais que j'allais te retrouver plein de rides, puisque t'es à la retraite.

– Toi non plus mon cœur, t'as pas changé. Je dirai même que t'es presque plus belle qu'avant depuis qu'on t'a rafistolée.

– Prends ça gros salaud. Accompagnant le geste à la parole, elle lui envoie un coup de pied dans le tibia, ce qui a pour effet de le faire asseoir immédiatement.

Léa était ressortie de l'hôpital de Toulon où elle avait du recevoir de la chirurgie esthétique, suite à une mission qui avait mal tourné. (Voir aventure précédente).

– Maintenant que les retrouvailles sont faites, on va pouvoir discuter. Dit Verdier.

– Ok, alors, pourquoi m'as-tu fait venir et pourquoi Léa est là ? demande Robert.

– D'accord, on se tutoie, si ça peut te faire plaisir. On a changé de ministre de la Défense. Ceci n'a rien d'exceptionnel, sauf qu'ayant appris ce qui t'était arrivé, il m'a demandé si on ne pouvait pas utiliser tes compétences autrement.

– Continue.

– Bien. Alors, si t'es d'accord, tu peux tout en étant civil, travailler pour nous.

– Comment ?

– Si tu l'acceptes, voici les clés d'un bureau. Un trois pièces rue de Belleville. C'est un appartement situé au dernier étage, on y accède par un vieil escalier en parquet qui craque, mais c'est tranquille.

– Et qu'est-ce que je vais y faire dans ce bureau ?

– Nous te refilerons les missions que nous ne pouvons pas faire, le spécial quoi ! Bien sûr, tu seras payé le triple de ton salaire de l'armée, tu auras les primes de risques, les frais de panier et la boîte de chocolats pour Noël. En plus de ta retraite.

– Et bien sûr, en cas de casse, personne ne me connaît.

– Bien sûr.

– Ça m'intéresse. Et toi Léa, que fais-tu là ?

– Quand j'ai appris ce qui t'était arrivé, j'ai trouvé ça dégueulasse... Te mettre à la retraite forcée, après tout ce que tu as fait. Bon... vingt Macchabées, ce n'est pas rien, mais quand même. Et puis ça fait de la vermine en moins. Alors, si tu veux de moi, je serai ton associée.

– Ouep, ça c'est une bonne idée. Quelles sont tes conditions ?

– Pour mon salaire, c’est eux qui me payent. Dit-elle en montrant Verdier du doigt. A peu près dans les mêmes conditions que toi. Quant au job, on est égaux.

– Ça me convient, c’est réglo.

– Envoie les clés colonel, on va visiter nos nouveaux appartements, Léa et moi.

Les yeux de Robert brillent, il est finalement content de reprendre du service. Ses muscles commençaient à s’engourdir et l’odeur de la poudre lui manquait un peu. Léa a l’air bien réparée, une ou deux cicatrices très fines apparaissent encore sur son visage, mais ça ne nuit en rien à son charme.

Verdier remonte la rue de Belleville et se range tant bien que mal.

– C’est là, entrez, c’est le deuxième escalier sur la droite. Je ne vous accompagne pas, il vaut mieux qu’on ne nous voit pas ensemble. Tenez, dans cette enveloppe, il y a vos licences de détective, chacun une carte de crédit illimitée et vos permis de port d’armes. Ça peut servir.

Sous les klaxons de toute la rue que Verdier bouche avec sa voiture, Robert et Léa descendent et se rendent devant le 51. Sa porte cochère massive et sculptée donne sur une cour pavée. La façade, certainement classée aux beaux arts, est parée de hautes fenêtres ornées de garde-fou en fer forgé. Ses sculptures rappellent le vieux Paris. En entrant dans la cour, on se sent presque revenus au début du 19^{ème} siècle. En plein Paris, ce décor du second empire, sent la sérénité et la pisse de chat.

Ils gravissent les degrés un à un. Effectivement, les marches du parquet, sentant bon l’encaustique,

craquent. Arrivés au sommet, sur la porte de gauche une plaque en cuivre. Sur la plaque est écrit :

Pontife & Bonaventure

Investigation.

– Il a tout prévu le vieux singe. Dit Robert.

– Effectivement ! Il s'est douté que tu ne dirais pas non.

Au dessus de la sonnette, une autre plaque où il est écrit : Sonnez et entrez. Pour s'amuser, Robert sonne et actionne la clenche. A sa grande surprise, la porte s'ouvre. Ils entrent et se trouvent dans une pièce munie de grandes armoires classeur. Devant ces armoires, un bureau avec au dessus un ordinateur. Derrière ce bureau, une chaise. Sur cette chaise, une femme paraissant la soixante-dizaine, robe noire serrée au cou, chignon de cheveux gris et petites lunettes sur le nez. Elle regarde les deux nouveaux entrants avec des yeux réprobateurs.

– Et bien, je commençais à rassir ici, (c'est un pléonasme, car sa fraîcheur est déjà bien entamée), il vous en a fallu du temps ! Dit le fossile au travers de son dentier. Monsieur « qui vous savez » m'a prévenue de votre arrivée.

– On peut savoir à qui on a l'honneur de parler ? dit Robert abasourdi.

– Je suis madame veuve Dugommier, mais tu peux m'appeler Dudu et me dire tu, mon petit, et toi aussi ma petite.

– OK Dudu, et tu es notre secrétaire, à en juger les aïssances que tu as ici.

– Gagné fiston. Vous voulez un café ?

– Non merci. Fais nous visiter. Enfin, si tu as le temps, bien sûr.

– Venez jeunes gens, le temps, à mon âge, il ne manque pas.

Face à mon bureau, il y a une ancienne cuisine. Elle a été aménagée à neuf et est parfaitement fonctionnelle. Au fond de la cuisine, cette paillasse en carrelage vous permettra de préparer d'éventuels cocktails, du genre Molotov, nitroglycérine, dynamite et autres je ne sais quoi. Tous les ingrédients sont dans le placard sous l'évier.

A droite de mon bureau, la salle d'attente. Elle est truffée de caméras. Simple précaution.

Derrière mon bureau, le vôtre. Elle se dirige vers la porte et l'ouvre. Dans un autre quartier, on aurait pu dire : elle Louvre, mais ici, elle l'ouvre simplement.

Cette pièce munie de trois fenêtres est bien éclairée. Vous avez une cheminée, simple décoration, bien qu'on puisse y faire du feu. Dans ces deux armoires, votre arsenal. « Qui vous savez » vous connaît très bien, il y a donc ici l'armoire de monsieur : pistolet Glock, fusil d'assaut Vintar BC, toute une panoplie de couteaux. En bas une multitude de boîtes de cartouches, des grenades. En haut à droite un gilet pare-balles et plusieurs tenues diverses. A gauche, des jumelles de vision nocturne et tout un tas d'accessoires, que même James Bond n'en a jamais vu autant.

Ici, l'armoire de mademoiselle : Python 357 magnum, Smith & Wesson calibre 44 canon long, (ces armes ne sont pas les armes normales d'une femme, mais ce sont celles de Léa), pistolet

mitrailleur Uzi et tout le reste du matériel comme monsieur. Mais pas la même taille bien sûr.

– Eh bien, dit Léa, on est comme chez nous ! Mais toi, Dudu, tu as l'air de t'y connaître dis donc.

– Bof, mon défunt premier mari, dieu ait son âme, était lieutenant dans un cartel d'Amérique du sud. Les armes, c'était son truc, avec le pavot bien sûr. Une mauvaise balle l'aurait tué, lui qui était si doux.

– Je comprends. Dit Robert. Bon installons nous et voyons un peu de quoi il retourne. Merci Dudu.

La secrétaire séculaire et d'avant guerre, fait demi-tour et rejoint son bureau. Dans la pièce de Robert et Léa, le bureau est en forme de U, de telle sorte que chacun puisse se faire face et qu'une autre personne : un client éventuel, puisse s'asseoir. Pour chacun d'eux, un ordinateur et un téléphone, un sous main en cuir et chacun son nom placé sur un support.

– Tout a vraiment été prévu, dit Robert, ils n'ont pas lésiné sur la marchandise. A part peut être la secrétaire qui n'est pas un top model...

– Avec nous il ne vaut peut-être mieux pas. Il aurait fallu qu'elle choisisse entre toi et moi.

– Et pourquoi pas les deux ? Dit Robert d'un ton sans ambiguïté.

– Pervers ! Dit Léa. Mais regarde plutôt ce qu'il y a dans cette chemise sur ton bureau.

En effet, seule au milieu de chacun de leurs sous main, une chemise rouge à élastique trônait en attendant qu'on veuille bien l'ouvrir. Ce que firent Robert et Léa. Chaque chemise contenait la même chose. Des papiers, quelques photos et une notice explicative :

Pièces jointes :

- Photo de Mr Jacques Sailair.
- Photos de l’usine Yakamanger.
- Photo de Mr Haï Fong
- Photo de Mr Karl Ajumide

Il y a quinze jours, un joaillier de la place de la Place Vendôme a disparu : Mr Sailair. Nous sommes en mesure de pouvoir dire qu’il a été enlevé par un groupe terroriste étranger. Mr Sailair travaille pour nos services en tant qu’agent de renseignement spécialisé dans L’industrie de pointe. Il avait récemment découvert un lien entre une phalange armée d’Asie et un groupe d’industriels français spécialisé dans l’agro-alimentaire : le groupe Yakamanger.

Ce groupe, dont le président Mr Fong est surveillé par le fisc, possède une filiale à Puteaux dirigée par Mr Ajumide. Les bâtiments sont dans l’avenue du Président Wilson.

Votre mission :

- Retrouver Mr Sailair.
- Rechercher la nature du lien entre Le cartel Asiatique et Yakamanger.

Détruire cette note.

Robert range les photos dans la chemise, la chemise dans un des tiroirs de son bureau et passe la note au broyeur de documents. Comme un miroir, Léa exécute exactement les mêmes gestes et sans un mot.

Les deux enquêteurs se regardent.

– Bon, dit Robert, quoi de mieux pour se mettre dans l’ambiance que d’aller manger chinois... hein ?

– Tout à fait, en plus la rue en est truffée.

Ils sortent de leur bureau et disent à Dudu qu’ils s’absentent pour manger.

Dans la rue de Belleville, il y a tellement de restaurants asiatiques, qu’on se demande dans lequel manger. Robert et Léa en choisissent un au hasard et entrent. On les place à une table de 4 personnes où deux jeunes femmes, asiatiques elles aussi, sont déjà installées, se faisant face. Nos deux amis font les touristes et demandent à leurs voisines de les conseiller.

Après quelques explications, pleines de rires, ils partagent le repas en faisant connaissance. L’une s’appelle Fang et l’autre Hua. Toutes deux nées en France, elles sont filles de parents chinois. Fang est vêtue d’un chemisier bleu mettant en valeur sa

poitrine ronde par le décolleté du col. Un petit gilet ouvert est enfilé par-dessus et un jean moule ses cuisses. Hua porte un petit polo à col roulé sur une jupe courte à plis. Des bas à rayures multicolores montent jusqu'à mi cuisse.

Les quatre convives s'amuse beaucoup en suivant les cours des petites chinoises, pour manger avec les baguettes. Arrivés au dessert, la voisine de Robert, Fang, lui fait sans arrêt de grands sourires et lui tapote la poitrine en blaguant. Quand à Léa, elle a déjà déposé sa main sur la cuisse de Hua. Au début, elle en eut un sursaut et se crispa. Puis petit à petit les caresses douces et précises lui firent écarter légèrement les jambes. Les deux jeunes femmes étaient sous le charme.

En sortant du restaurant, ils se mettent en route, d'un commun accord et dans des rires enfantins, vers un hôtel tout proche. Ils y louent deux chambres.

A peine entrés dans leur chambre, Fang saute sur Robert et lui arrache presque sa chemise. Elle a chaud au ravioli la petite. Il la saisit avec force et la lance souplement sur le lit. A peine tombée sur la couche, la jeune femme ôte son jean et sa culotte d'un même geste, laissant apparaître une mince et fine touffe noire. Robert enlève complètement sa chemise et ôte ce qui reste de vêtements sur la jeune asiatique. La mandarine est vite épluchée. Il entreprend ensuite de la caresser avec ses mains et sa bouche, tandis qu'avec ses doigts, elle joue au Mikado : si tu bouges tu perds... Ils sont maintenant tous les deux nus et la virilité de Robert ne laisse aucun doute sur ses projets. Chauffée à blanc, Fang, d'un coup de rein se met sur son amant et le prend au plus profond d'elle-même. Tandis que ses mains sont placées derrière

elle, sa poitrine en forme de poire passecrassane désigne fièrement le plafond où une araignée tisse sa toile. Elle prend des positions... Un vrai casse tête.

Dans la chambre voisine, Léa prend tendrement Hua dans ses bras en la regardant dans les yeux avec un sourire. Elle la déshabille doucement. Ses gestes sont doux et lents, ses doigts caressent sa peau en l'effleurant. Absorbée par ces attouchements, Hua se laisse faire les yeux mi-clos et la bouche entrouverte. Léa a maintenant laissé tomber ses habits et comme en dansant un slow, corps contre corps, poitrine contre poitrine, les deux femmes se dirigent vers le lit. Elles s'enlacent dans un torrent de bonheur et de caresses complices et intimes. Leurs halètements et leurs petits cris attestent de l'approche de la jouissance. Elles finissent par éclater l'une dans l'autre. De l'autre côté de la cloison, Robert et Fang, après des ébats olympiens, collants de sueur, tombent de plaisir.

Chacun se douche et se rhabille. Après s'être échangés leurs numéros de téléphone, ils se quittent en se promettant de se revoir.

– Bon, viens ma poule, on va louer une bagnole et on va faire un tour à Puteaux. Dit Robert à Léa.

– Comme tu veux.

– Elle était comment la petite Hua ?

– Je t'en pose des questions moi ?

– Ok chérie, en tout cas, Fang, c'était un bon coup.

– Ah ces mecs, ils ne peuvent pas s'empêcher de se vanter. Tiens, voilà une société de location, allons voir.

Non loin de là, toujours dans la rue de Belleville, se trouve une entreprise discount de location automobile.

– Bonjour madame, je voudrais une petite voiture pour circuler dans Paris. Dit Robert.

– J’ai une Smart si vous voulez, j’ai aussi des voiturettes et des voitures électriques.

– Quelle couleur la Smart ?

– Heu ! noire.

– Elle est équipée d’un GPS ?

– Oui !

– Je prends. Il sort son permis de conduire, sa carte de crédit et les tend à l’hôtesse.

Après avoir rempli les formalités et être allé voir l’état de la voiture, nos deux compères se retrouvent assis dans cette petite citadine bien pratique en ville.

– Bon, allez, c’est moi qui conduis. Dit Robert.

– Si tu veux, moi, les parcours en ville et surtout dans Paris, ça ne m’a jamais vraiment amusé. Qu’aurais-tu fait si la voiture était d’une autre couleur ?

– Je l’aurais prise quand même mon chou, ironise Robert.

Robert descend la rue du Faubourg du Temple jusqu’à la place de la République. Il tourne à droite le boulevard Saint Martin, puis le Boulevard Poissonnière. Enfin le Boulevard Haussmann les amène jusqu’à la place de l’Étoile. Il est presque 16 heures et la circulation est déjà dense.

Ils empruntent ensuite l’Avenue de la Grande Armée, l’avenue Charles de Gaule et passent le pont de Neuilly pour se retrouver à la Défense. Après avoir tourné à Gauche dans l’avenue du Général de Gaule, ils se retrouvent à Puteaux.

– Nous voilà avenue du Président Wilson ! Regarde à gauche, c'est Yakamanger. Garons-nous là et voyons un peu de quoi il retourne. Dit Léa.

Il parque la voiture sur le trottoir. L'usine Yakamanger est là, non loin du marché des bergères. Son apparence est tout ce qu'il y a de banal. Un pavillon de banlieue, avec un grand bâtiment derrière, qui doit servir d'entrepôt. Il est cerné par de grands platanes et dépare un peu avec les immeubles qui sont plus loin. En face un grand bâtiment à vocation de bureaux avec un toit plat surplombant de haut le site. Ça ferait un excellent point d'observation.

Ils se dirigent vers cet immeuble et entrent. Un gardien est dans le hall d'entrée. Plusieurs vigiles surveillent des écrans dans une pièce en arrière. Léa observe rapidement les différents écriteaux.

– Bonjour messieurs dames, vous désirez ? Dit le gardien.

– Nous venons voir un responsable de la société Bouton d'Or, nous sommes l'entreprise Black et Mortimer, produits d'entretien, nettoyage de marques, surtout quand elles sont jaunes.

– Vous avez rendez-vous ?

– Non !

– Je vais voir si quelqu'un peut vous recevoir. Le vigile décroche son téléphone et compose un numéro. Bonjour, ici l'accueil. Deux personnes d'une société de produits d'entretien demandent à être reçus. Après un court instant, il raccroche. Vous devez prendre rendez-vous et ensuite vous serez reçu. Dit-il d'une voie monocorde et blasée.

– Merci monsieur, c'est ce que nous allons faire. Votre accueil est très chaleureux.

Ils sortent en regardant bien tout ce qui peut leur être utile : caméras, ascenseurs, issues, nombre de vigiles.

– Ce n'est pas joué Robert, c'est même cramé ici. Mais regarde en face, il y a un hôtel. Allons voir... Ils s'y rendent aussitôt.

– Bonjour Monsieur, je voudrais une chambre, si possible au dernier étage, nous aimons la lumière. Dit Robert.

– Bonjour, j'en ai deux, une côté rue, une côté avenue. Dit le préposé. Il est petit et bossu, dans la cinquantaine. Il est habillé comme un corbeau, son nez ressemble à un bec de corbeau et ses yeux sont aussi expressifs que ceux d'un corbeau.

– Celle côté avenue nous conviendra très bien. Nous habitons en ville et le manque de bruit risquerait de nous empêcher de dormir.

– Comme vous voudrez, vous avez des bagages ?

– Oui, nous les avons laissés à la consigne, mais nous allons aller les récupérer.

– Bien, vous la voulez pour combien de temps ?

– On va commencer par deux nuits et ensuite on verra. Nous sommes en voyage d'affaires.

– Bien je vais vous demander de me verser une caution de 200 €. Vous prendrez le petit déjeuner ?

– Oui ! Ce n'est pas donné hein ! Robert tira de sa poche une liasse de billets et tendit la somme à l'hôte d'accueil. Signez moi un reçu.

Il leur donne un reçu, la clé et les deux investigateurs ressortent aussi tôt.

Ils retournent à la voiture et reprennent le chemin du bureau.

– Nous viendrons en planque ici à partir de ce soir. Allons prendre tout le matos et le coup est parti.

Ils garent la voiture sur le boulevard de Belleville, les places ne sont pas faciles à trouver par ici. Heureusement que la voiture est petite. Ils remontent la rue.

Les restaurants et les magasins de produits asiatiques jonchent la rue de leurs étals et de leurs panneaux publicitaires. La circulation des piétons est dense et il faut parfois jouer des coudes pour passer. Les voilà revenus au bureau.

– Coucou Dudu, nous arrivons et nous repartons. Nous serons absent peut-être un ou deux jours, tu garderas la maison.

– Comme tu veux Bob. J’ai mon jeu de cartes sur l’ordinateur et je n’ai absolument rien d’autre à faire que de contempler ce faux tableau d’artiste juste devant moi.

– C’est ça. Voilà mon numéro de portable et celui de Léa. S’il y a quelque chose, appelle nous.

– D’accord mon biquet, de toute façon, il est maintenant l’heure que je rentre chez moi et que je donne à manger à Putz mon chat.

– Bonsoir Dudu.

Robert inscrit les numéros sur un post-it et passe dans son bureau.

– Prenons des valises pour l’hôtel. Il va nous falloir un appareil d’écoute à distance. (muni d’un monoculaire pour viser la personne à entendre, cet

appareil permet d'espionner à distance les conversations.). Des jumelles et un trépied, un appareil photo munis d'un téléobjectif et l'armement léger de circonstance.

– Ok, dit Léa, je prends donc un fusil d'assaut, mon 357 magnum, un ou deux couteaux de lancer. Une tenue Cam de nuit pourra être utile également.

Deux heures plus tard, après un voyage très serrés dans la petite voiture, nos deux espions sont en poste dans leur hôtel de Puteaux.

Un lit en bois style moderne trône dans cette chambre aux murs tapissés d'un papier peint beige. Deux tables de nuit surmontées d'une lampe de chevet l'entourent. Sur les murs, des lithographies de la place de la Concorde et d'un bateau mouche rappellent la proximité de Paris. Une salle d'eau avec douche et toilettes fait de ce logement une petite chambrette tout confort.

Assise à califourchon sur une chaise, les coudes reposant sur le dossier, Léa observe la villa d'en face tandis que Robert est assoupi sur le lit. Ils s'étaient restaurés de sandwiches achetés en route. Seule la lumière des réverbères laisse entrer une lueur dans la pièce. Jusqu'ici, tout était calme dans la villa mais depuis quelques instants une lumière s'est allumée au premier étage. Pas classique à 2 heures 18 du matin. Encore moins dans des bureaux... Ça pue tôt à Puteaux.

Léa voit très nettement deux hommes descendre les escaliers et sortir pour se diriger vers le hangar. Elle sort rapidement son matériel d'écoute à distance et le pointe sur les deux hommes :

– Sors la voiture et viens te garer à l'entrée, je vais le chercher. Dit le premier quidam.

– D'accord, je te fais ça.

Les deux hommes chuchotent, mais Léa peut très bien percevoir leur conversation.

– Réveille-toi Robert, ça bouge en bas.

D'un bond souple, le voila auprès de Léa.

– Que se passe-t-il ?

– Deux types, ils viennent de descendre. Ils s'apprêtent à charger quelque chose.

– Restons en surveillance et attendons.

Robert a prit le système d'écoute pendant que Léa regarde dans les jumelles. En face, la voiture se dirige en marche arrière vers le hangar et stoppe devant la porte. Le chauffeur est descendu et a ouvert le coffre. Le deuxième individu apparaît, il est chargé d'un lourd fardeau enveloppé d'une couverture. Il le charge délicatement dans la voiture et ferme le coffre. La voiture démarre. Léa note vite le numéro d'immatriculation.

– Allons-y, il faut savoir ce qui se trame. Dit Robert.

Ils empoignent leurs armes de poing et les glissent dans leurs ceintures. Ils dévalent les escaliers quatre à quatre et sortent de l'hôtel. La loge du gardien est vide. Aucune voiture sur l'avenue. Ils traversent et s'assurent qu'il n'y a pas de fenêtre allumée. Personne ne les observe. Robert fait alors la courte échelle à Léa qui bondit de l'autre côté du portail. Elle presse sur le bouton qui est sur le côté et le portail s'ouvre.

Les deux espions courent vers le hangar. Tout est calme. Le portail s'est refermé automatiquement. La

porte du hangar est fermée. Robert sort de sa poche une petite trousse comportant tout le petit matériel du parfait cambrioleur. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la serrure a cédé. Ils entrent. Sans un mot ils commencent à inspecter les lieux, chacun dans son coin. Ils ont pris soin de dégainer leurs armes et d'y fixer un silencieux. Ça n'est pas le moment de se faire remarquer. Au détour de quelques palettes de pâtes et de riz, Léa voit une petite pièce éclairée. Elle entre.

– Robert, par ici !

– C'est quoi ?

– Regarde, un matelas, une table basse avec des couverts, un pot de chambre. Il y avait quelqu'un de retenu ici.

– En effet et cette personne ne devait pas avoir faim, l'assiette est encore pleine de raviolis.

– Oui ! Et ils sont froids.

– Allons visiter les bureaux.

Ils quittent le hangar en prenant soin de refermer la serrure et entrent dans la villa de la même façon que tout à l'heure. Ils grimpent directement au premier étage. C'est en général là que se trouve le bureau du patron. En effet, une plaque sur une porte indique : Direction Mr Ajumide. Ils crochètent la serrure et entrent. Il faut encore crocheter le bureau pour y déceler ce qu'il renferme. Rien de bien particulier, mis à part peut-être un document écrit en chinois.

Léa avise un tableau au mur, il est légèrement de travers. Elle le soulève. Un coffre est là dans le mur. Tout était facile jusque là, mais en soulevant la toile sans précaution, Léa déclenche un système d'alarme.

Sans attendre, les deux barbouzes descendent les escaliers et filent vers le portail, l'ouvrent et traversent la rue. La loge de l'hôtel est toujours vide. Deux minutes après, ils sont dans leur chambre, lumière éteinte.

A peine dix ou quinze minutes plus tard – Il ne faut pas être pressé – une voiture de patrouille arrive. L'inspection policière dure environ cinq minutes. Ils arrêtent l'alarme et après avoir balayé l'endroit avec leurs lampes torche, repartent comme ils sont venus : doucement.

Robert et Léa attendent que tout se soit calmé dans le quartier et décident de retourner au bureau de Mr Ajumide. Les policiers sont venus, ils ne reviendront pas. En tout cas pas tout de suite.

Robert et Léa refont le même circuit que tout à l'heure. Une fois dans le bureau, Robert se saisit du document en chinois. Dans le secrétariat, il avise une photocopieuse. Après avoir fait chauffer la machine, il fait une copie et retourne dans le bureau remettre l'original. Il referme le bureau à clé et observe attentivement le document qui est dans sa main. Il y est écrit ceci :

主席Ajumide

最後房子是最高的知識。他的頭部是碩士的五大要點。

為了實現它，這將是最明智的聰明人，碩士五大要點是死的。這是最高委員會由5個明智的你誰沒有資格院長任命。

第四家就是智慧。這些誰生活中是明智的明智。他們被稱為主要伯萊恩斯。

要訪問它，你要判斷他的朋輩，由於學會了所有關於節制。這六個主要伯萊恩斯會見院長，讓入住的新兄弟。他們被稱為六。

第三家就是禁酒。這些誰居住的加權。

要訪問它，你要判斷他的朋輩，由於學會了所有關於自我控制。

第二家是自我控制。這些誰居住的平靜。

要訪問它，你要判斷他的朋輩，汲取一切有關兄弟。

第一家是兄弟情誼。這些是誰住的兄弟。

要訪問它，你要判斷的，值得的六條進入房子。

在每家有穿孔機。這是他們誰是負責使家庭，消除任何可能是一個危險的兄弟情誼。

今天你是第6家。所以，你被接納進入社會黑蠟蜥。

Pour Robert, c'est du chinois, il n'y comprend rien...

Léa est revenue du rez-de-chaussée où elle a fait une inspection.

– Les poulets ont arrêté le système d'alarme, ils ont oublié de le remettre en route.

– Ok Léa, le coffre.

Les mains de Léa sont expertes pour ce genre de Job. Elle était première de sa promotion au concours d'ouverture de coffres. Celui-ci est un Rochefort & Pruneau, elle le connaît presque par cœur. Clip, clap, cloc, le voilà qui dévoile ses secrets. Un livre de comptes, une liasse de gros billets, un passeport au nom de Karl Ajumide, l'étiquette d'une boîte de raviolis à la tomate.

Robert ausculte le livre de comptes. Une ligne le surprend. Un chèque à l'intitulé de Wenzhou d'une somme de 2 700 000 yuans est inscrit sur le registre. Environ 300 000 € se dit Robert qui sait parfaitement que le yuan vaut 0,115 €. Une vraie encyclopédie ce Robert ! Ce chèque est émis par Mr Chang-Tsu de la société Chang-Tsu & Chang-Tse. En annotation, 300 T de raviolis à la tomate XXX.

Robert photocopie aussi cette page. Ils remettent tout en place et rentrent à l'hôtel après avoir tout refermé.

– Allez. Dit Robert. On n'ira pas plus loin aujourd'hui, dodo.

Ils se couchent côte à côte comme de vieux copains et s'endorment.

*
* *

Il est environ 8 heures 18 minutes et 30 secondes, quand Robert réveille Léa en lui envoyant une tape sur les fesses.

– Toujours aussi délicat. Dit Léa.

– Allez, lave-toi le culte et on descend prendre le p'tit dej.

– Ouais ! Allons-y.

Une demi-heure plus tard, ils sont assis devant une table ou deux couverts et une panier pleine de deux tout-petits croissants, les attend. Le loufiat de service leur apporte dans un plateau, du café, du lait et de l'eau chaude pour faire du thé.

– Bonjour messieurs dames, avez-vous bien dormi ? Il paraît que l'alarme du pavillon d'en face à sonné cette nuit.

– Ah bon ? S'étonne Robert. Je n'ai rien entendu.

– Moi non plus. Dit Léa. Les voyages ça fatigue et j'ai passé la nuit d'une traite.

– Tant mieux. Dit le corbeau en partant. Bonne journée.

A 9 heures 12, la Smart roule en direction de la rue de Belleville. A 10 heures 37, ils arrivent enfin près du bureau pour se garer. Rapide non ?

– Salut Dudu, trouve-moi tout ce que tu as sur un véhicule immatriculé 7895 BUSE 75.

– OK chef, un café ? Des croissants ? Le débris papillonne des yeux avec un sourire de piano préhistorique refait à la va vite.

– Dac ma Dudu, le petit déjeuner de l'hôtel était dégueu ! Dit Léa.

– Hôtel ? Hôtel ? Hé bien y en a qui ne se gênent pas, j'aurais pourtant pas cru ça de la demoiselle... Muff !

Quelques instants plus tard, Dudu arrive avec son plateau. Cette fois, les croissants sont beaux et pur beurre, ils sentent bon le fournil et le café fume. Du pur Colombie, c'est sûr.

– La bagnole que tu cherches, est une Talbot Solara. Pas modernes les mecs. Son proprio c'est un gars de Moret-sur-Loing, en Seine-et-Marne, plus précisément au faubourg d'Écuellen. Rue de l'Orvanne au N° 10.

– Ben dis donc Dudu, d'où tu nous sors tout ça ?

– Oh ben là, c'était mon 4^{ème} mari, Dieu ait son âme. Il était inspecteur de police. Une balle l'a tué le pauvre. Dans l'exercice de ses fonctions le malchanceux. Lui qui était si affectueux.

– Je comprends, il a du te manquer. Dit Léa.

– Puisque tu es si douée, trouve moi tout ce que tu sais sur la société Chang-Tsu & Chang-Tse à Wenzhou. Robert lui tend la copie du livre de

comptes. Il montre le document en chinois à Léa. Il faudra demander à Fang et Hua de nous traduire ça.

– Bonne idée. Dit Léa. Bon ben... direction la Seine et Marne.

Dix minutes plus tard, armés de circonstance, nos amis descendent la rue de Belleville.

Léa prend d'office la place du conducteur et tape l'itinéraire sur le GPS. Après avoir pris le périphérique Sud, Léa sort à la bretelle A6b et prend l'autoroute jusqu'à la direction de Fontainebleau. Elle continue vers Moret-sur-Loing. Là, ils vont jusqu'à la sortie de la ville en direction d'Écuellen-le-Faubourg et arrivent enfin rue de l'Orvanne.

Ils se garent discrètement au début de la rue. Voyant un petit chemin bifurquant à droite juste avant le N° 10, ils l'empruntent à pieds.

Une femme âgée, vêtue d'une robe de coton sombre et d'une blouse de nylon à carreaux, est là cultivant sa rhubarbe avec ses sabots et ses mi-chaussettes. Ils lui demandent si elle connaît les gens qui habitent ici, mais elle leur dit de tracer. Pas sympa la bergère.

Ils continuent et voient la Talbot près d'un cabanon. Ils poursuivent le chemin jusqu'au bout et font le tour pour revenir à leur point de départ.

Ni une ni deux, ils se dirigent vers la cabane. Ils passent devant la Talbot et entrent sans frapper l'arme à la main. Un homme sort de la cuisine. Léa sans hésiter lui décoche un coup de talon dans le front. Notre homme hésite un moment et décide d'aller voir au pays des songes s'il y est. Ils sont comme ça ce genre de mecs, ils veulent passer pour des durs, une petite claque... et paf, il n'y a plus personne !

La cabane n'est pas grande et le bruit du tas de viande qui vient de tomber a attiré l'attention. Alors du fond, fatalement, quelqu'un arrive. Il n'ira pas loin, puisque Robert le cueille d'un coup de coude dans le plexus. Même chemin que son copain : dodo, l'enfant do.

Robert et Léa parcourent rapidement le logis et n'y trouvent encore rien. Juste dans la cuisine une assiettée de raviolis froids et la boîte vide sans étiquette...

Rapidement ligotés et déposés contre un mur, les deux méchants sont réveillés par un bon seau d'eau dans la figure.

– Alors écoutez, les pas beaux. Dit Robert. Pour l'instant c'est moi qui pose les questions, mais si vous ne coopérez pas rapidement, c'est elle qui va s'en charger compris ? Alors, premièrement pour qui bossez-vous ?

– Ben, on travaille chez Yakamanger, pourquoi ?

– Fais pas l'imbécile, qu'avez-vous chargé dans votre coffre cette nuit à Puteaux ?

– Mince on s'est fait avoir... Des boîtes de raviolis.

– Ton paquet était un peu gros pour des raviolis, tu nous prends pour des cornichons ?

– Pff ! Le drôle rit. Oui, justement.

– OK ! C'est Léa qui a pris la parole. En disant cela, son pied est allé se loger dans la mâchoire du rieur. Ce qui fait que maintenant, il va rire à vie, puisque toutes ses dents de devant sont parties. Ses lèvres sont fendues et il crache sang et dents. Le deuxième coup écrase le nez. Ah ! encore du sang. Les deux suivants sont pour chaque œil de la pointe

du pied. Notre comique tombe dans les raviolis en râlant. (Les autres tombent dans les pommes, c'est plus classique... mais lui, non.)

– C'est à toi maintenant, tu parles ou c'est elle qui te fait parler. Je te préviens, quand elle est dans cet état là, je ne peux pas l'arrêter.

– Je ne sais rien !

– Ah bon ! Une chaussure vient lui frapper violement l'épaule gauche.

– C'était un gars ! Je ne sais pas qui, on m'a donné deux cents euros pour le charger et le jeter dans un fossé.

– Où ?

– A Arbonne-la-Forêt pas loin de l'auberge du Grand Veneur.

– Où ?

– A côté du calvaire. Crie-t-il enfin.

– Merci mec. A ses mots, Robert sort et Léa lui rectifie le portrait de trois coups de talon.

Tandis que le deuxième quidam agonise dans son sang, Robert est allé à la Talbot et a commencé une fouille minutieuse. Quelques bonbons, un vieux mouchoir en papier, des gravillons, un chiffon sale et une carte de Paris fripée. C'est tout. La voiture sent le moisi et le tabac froid.

– Allons au grand Veneur. Dit Robert.

– Allons y vite, le type est peut-être encore chaud.
Dit Léa.

De Moret au Grand Veneur, il faut retourner sur Fontainebleau. Arrivés au calvaire, Ils stoppent l'auto.

La fouille des environs commence. Le calvaire est situé au centre d'un croisement où six chemins se rejoignent.

Tout autour, bruissent au souffle d'un petit vent les feuillages de chênes séculaires. La forêt de Fontainebleau, joyau de la banlieue parisienne, a vu passer tous les rois de France depuis Mathusalem et bien avant même. Les promenades et les randonnées y sont très agréables. Ses essences y sont extrêmement variées et ses rochers mondialement connus.

Les recherches continuent... Rien !

– Puisqu'il est midi, allons manger à l'auberge. Dit Robert.

– Très bonne idée, j'ai envie de manger une bonne terrine maison avec un bon vin.

– C'est comme si c'était fait ma chérie. Je téléphone à Verdier.

Il prend son cellulaire et compose le numéro.

– Pffouï Robert ? Dit Verdier en éternuant.

– Envoie-moi une équipe cynophile au calvaire du Grand Veneur. Un corps à été déposé dans le coin cette nuit. Et à tes souhaits !

– Elle y sera cet abrès-bidi... berçi.

– Merci vieux, tiens moi au courant.

Robert raccroche vite avant que Verdier ait eu le temps de le faire. Non mais dis donc, on est plus au garde à vous là hein !

Dans une ambiance de pavillon de chasse, les deux compères dégustent un repas succulent.

Les murs sont ornés de bois de cerf et de chevreuils, de hures de sangliers et de petits gibiers

empaillés. Des tableaux de chasses à courre et des tapisseries murales, donnent de la chaleur à cette grande pièce aux tables de bois massif. Dans la cheminée, une grosse marmite de cuivre est accrochée à la crémaillère.

C'est dans ce pavillon que les seigneurs venaient se restaurer et se rafraîchir au cours des grandes chasses.

– Bon, ben, à part les papiers piqués chez Yakamanger, nous sommes quasiment revenus à la case départ, dit Léa.

– T'as raison, mais on peut quand même supposer que le type enlevé dans la Talbot, c'était Sailair.

– En effet, ça paraît logique. Attendons d'avoir récupéré le corps... Si corps il y a.

– Dis donc Léa. Ça ne te paraît pas bizarre toi qu'on mette une étiquette de boîte de conserve dans un coffre fort ?

– Je dirais même que depuis qu'on est rentré chez Yakamanger, j'ai remarqué qu'il n'est question QUE de raviolis en boîtes.

– Curieux ça... En effet, maintenant que tu le dis.

Nous revoilà rue de Belleville vers 15 heures. Robert et Léa ont reçu des nouvelles du détachement de gendarmerie. Ils ont retrouvé une couverture récemment abandonnée : les odeurs étaient encore fraîches et elle n'avait pas l'air de trainer là depuis bien longtemps. Mais pas de corps.

Que se passe t'il donc avec ce corps ? Ils l'avaient pourtant bien vu à Puteaux. Le gars de Moret a avoué avoir déposé un corps ici. Des animaux sauvages,

peut-être ? Cette histoire commence à devenir opaque.

– Coucou la jeunesse ! Dit Dudu en entrant sans frapper. Votre société Chang-Tsu & Chang-Tse est une fabrique de composants informatiques. Wenzhou...

– A tes souhaits Dudu, dit Robert, tu as attrapé un mauvais rhume toi aussi ?

– Wenzhou, disais-je, Est une ville située au sud-est de la Chine. Beaucoup de gens, de Wenzhou sont immigrés en France. Même à Paris. Votre société se trouve rue du Temple dans le 3^{ème} arrondissement.

– Ben mince alors, moi qui me voyait déjà en train de barboter avec des petites Chinoises à Macao.

– Ça te fera faire des économies mon enfant.

– Que peut bien faire une entreprise de composants électroniques avec 300 tonnes de raviolis ? Dit Léa la rousse.

– On est dans une sacrée sauce tomate. Dit la Dudu, duchesse de Belleville.

– Retournons en Seine-et-Marne dit Robert.

Deux heures plus tard, Robert et Léa franchissent le pont sur le Loing en direction d'Écuellen-le-Faubourg. Pour sortir de Moret-sur-Loing, Il faut passer sous la porte de Bourgogne, datant du moyen âge. Cette magnifique porte en pierre a passé tous les temps du XII^{ème} siècle jusqu'à aujourd'hui. Elle donne sur un magnifique pont de pierres : le pont Lou, du XII^{ème} siècle lui aussi, mais restauré au XIX^{ème}. On dit que Jules César aurait posé les premiers avatars de ce pont. Au mitant de ce pont se

trouve une petite ile. Sur cette Ile, un moulin à eau très bien entretenu lui aussi.

Nos deux compères franchissent donc le Loing, le Canal et l'Orvane pour se retrouver dans la rue du même nom. En peu de temps, la sérénité de cette ruelle a complètement changé. Au beau milieu, se trouve un fourgon de pompiers tous feux allumés. Deux véhicules de police l'encadrent en gyropharant de même. Les deux détectives descendent de leur pot de yaourt, quand la vieille femme, à la rhubarbe et à barbe, de tout à l'heure, les désigne du doigt en criant.

– C'est eux, c'est eux !

Ni un ni deux, mais trois officiers de police se retournent et sans même attendre une seconde, braquent nos deux valeureux de leurs armes. Ils ont l'air fin à vouloir essayer d'attraper le ciel avec leurs mains.

– Ne tirez pas, dit Robert, nous sommes de la maison.

– Prouvez le dit un des fonctionnaires.

– Nous avons nos cartes professionnelles, ici, dans nos poches.

– C'est eux les assassins, dit la belle (vielle) jardinière.

– Les assassins de qui ? dit Léa.

– Allez, ne faites pas les malins et ne baissez pas vos mains.

Tandis que deux prévôts continuent à menacer Robert et Léa de leurs armes, le troisième les fouille. Il trouve leurs cartes et leurs armes. Il les regarde attentivement et compare leurs trombines avec celles

des cartes. Il regarde ensuite l'authenticité des cartes avec attention.

– C'est bon, baissez les bras. Je suis le commandant Foutraque. Que faites-vous là ?

– Nous sommes sur une affaire qui nous a amené jusqu'ici. Les deux locataires de cette maison auraient enlevé quelqu'un que nous recherchons.

– Vous voulez dire les deux « EX » locataires de cette maison.

– Auraient-ils eu quelques problèmes ? Ironise Léa.

– On peut le dire, dit Foutraque, ils sont aussi froids et raides que deux thons qui reviennent d'une campagne de pêche à Valparaíso. Mais vous ? Pourquoi la bonne femme vous a désigné ?

– C'est tout simple, nous sommes venus ce matin afin d'avoir une conversation avec vos deux Loups Bars. Ne sachant où ils habitaient, nous nous enjoignîmes auprès de ce vénérable échantillon de la féminité française, à propos du chemin à prendre. Mais elle ne fut pas loquace et nous passâmes notre chemin, mentit Robert. Ce matin il n'y avait personne dans cette maison, c'est pour ça que nous sommes là cet après midi.

Le policier les accompagne jusqu'au cabanon. Il ne reste des deux gars que des silhouettes tracées à la craie à même le sol. Après avoir expliqué qu'ils n'avaient plus rien à investiguer ici, R&L prennent leurs clics et leurs clacs et reprennent le chemin du bureau.

Il est quasiment 21 heures trente six quand ils arrivent rue de Belleville. Le téléphone de Léa vibre.

– Oui ?

– C'est Hua !

– Comment vas-tu mon chou ?

– Je voudrais te voir, tu me manques.

– Je peux venir chez toi ?

– Si tu veux, j'habite avec ma copine rue des Couronnes, au 12. Ce n'est pas loin de la rue de Belleville.

– Prépare-moi un petit diner, je vais venir. Tu veux que je vienne avec Robert ? Dit Léa en faisant un clin d'œil à son copain.

– Si tu veux, Fang est là aussi, pas de problèmes.

– J'ai un document à te montrer, tu lis le chinois ?

– Oui, oui, pas de problèmes.

– A tout de suite.

– On va rue des Couronnes, dit Léa. T'as le document ?

– Non, il faut aller au bureau.

– Allons-y, ensuite on va chez Fang et Hua à pieds, c'est à côté.

Vers vingt deux heures, nos deux amis sonnent à la porte de leurs maîtresses. Elles sont toutes enjouées.

Pour l'occasion, elles avaient revêtu des kimonos aux couleurs vives. Des dragons dorés décoraient leurs vêtements et la finesse du tissu satiné laissait deviner qu'elles ne portaient rien en dessous. Elles les prièrent de s'asseoir.

Trottinant à petits pas et gloussant comme de jeunes poulettes, les deux hôtesse s'empressèrent alors de servir à chacun un verre contenant une boisson aux couleurs rosâtres, dans lequel flottait un

litchi et où trônait une ombrelle plantée dans un zeste de citron.

– Comme je suis contente de te revoir, dit Hua.

– Moi aussi ma chérie, répond Léa en l’attirant à côté d’elle et en l’embrassant langoureusement. Avant de commencer les festivités, je voudrais te montrer un document. Tu peux me le traduire s’il te plaît ? Léa tendit le papier récupéré chez Ajumide.

– Oui, c’est facile il est écrit ceci :

Zhǔxí Ajumide

Zuìhòu fángzi shì zuìgāo de zhīshì. Tā de tóu bù shì shuòshì dì wǔdà yàodiǎn.

Wèile shíxiàn tā, zhè jiāng shì zuì míngzhì de cōngmíng rén, shuòshì wǔ yàodiǎn shì sǐ de.

– Très bien ma chérie, je t’arrête, mais en clair, ça veut dire quoi ?

– En français ça veut dire :

Mr Ajumide

La dernière maison est celle du savoir suprême. Son habitant est le Maître des cinq clés.

Pour l’atteindre, il faudra être le plus sage des sages et que le Maître des cinq clés soit mort. C’est le comité suprême formé des cinq sages doyens inéligibles qui te nommera. On le reconnaît grâce à un tatouage formé d’un trousseau de cinq clés surmonté d’une étoile.

La quatrième maison est celle de la sagesse. Ceux qui l’habitent sont des sages parmi les sages. On les appelle les grands Chambellans.

Pour y accéder il faut avoir été jugé par ses pairs comme ayant appris tout sur la tempérance. Les cinq

doyens des grands Chambellans Se réunissent pour autoriser la venue d'un nouveau frère. On les appelle les Cinq.

La troisième maison est celle de la tempérance. Ceux qui l'habitent sont les Pondérés.

Pour y accéder il faut avoir été jugé par ses pairs comme ayant appris tout sur la maîtrise de soi.

La deuxième maison est celle de la maîtrise de soi. Ceux qui l'habitent sont les Calmes.

Pour y accéder il faut avoir été jugé par ses pairs comme ayant appris tout sur la Fraternité.

La première maison est celle de la fraternité. Ceux qui l'habitent sont les Frères.

Pour y accéder il faut avoir été jugé par les Cinq comme étant digne de rentrer dans la maison.

Dans toutes les maisons il y a des Poinçonneurs. Ce sont eux qui se chargent de faire le ménage, en éliminant tout ce qui pourrait être un danger pour la confrérie.

Aujourd'hui les Cinq vous reçoivent dans la première maison. Ainsi vous êtes accepté dans la société des Salamandres noires, frère Karl.

– Ce n'est pas beaucoup plus clair, mais ça a le mérite d'être français. Mets-moi ça sur papier s'il te plaît ma chérie. Ensuite on pourra passer à autre chose.

Pendant ce temps, Robert déguste son apéritif maison en tutoyant les lèvres supérieurs de Fang.

Les deux jeunes femmes servent ensuite le diner. Elles avaient préparé la fondue sichuanaise. Cette fondue consiste à choisir soi-même la nourriture que

l'on souhaite manger et à la tremper dans de l'huile pimentée qui se trouve dans un plat en train de bouillir, au milieu de la table. Il y a vraiment un grand choix, ce qui permet à tous de se rassasier.

A la fin du repas et après un petit verre de saké, Hua et Fang prennent leurs invités par la main et les mènent dans leurs chambres respectives.

Le début de la nuit fut mouvementé pour Robert et Fang. Dans différentes positions du kamasoutra, elle a joui 6 fois dans des petits cris mélangés de soupirs. Elle fut aussi torride pour Fang, qu'elle fut douce et sensuelle pour Hua, dont le jolis minois chinois ému Léa. Celles-ci aussi unirent leurs jouissances plusieurs fois.

*

* *

Vers neuf heures, Robert est réveillé, toujours par son téléphone, c'est Dudu qui appelle.

C'est super comme invention, les téléphones portables, mais si tu veux être tranquille, il ne faut surtout pas oublier de l'éteindre quand tu te couches. CQFD.

– Dis donc, Bob, Les horaires de bureau, tu connais ?

– Non Dudu, je ne connais pas ma poule. Nous avons eu une nuit mouvementée Léa et moi. Fang lance un petit rire strident.

– J'entends ça. Muff !

– Bon, puisque tu es au bureau, trouve-moi tout ce que tu peux sur « Les Salamandres Noires ». C'est un genre de société secrète chinoise. Nous arrivons.

Robert sort de la chambre pour se doucher. Chemin faisant, il frappe à la porte de Hua afin de réveiller Léa qui, dans un sommeil béat fait fi de tous les aléas. Une heure plus tard, le couple de détectives monte la rue de Belleville. En poussant la porte cochère, il y a toujours cette sensation de remonter le temps, comme quand tu remontais ta montre, tu sais, il y a longtemps...

– Bonjour Dudu, crie Léa au passage.

– Bonjour les enfants, répond la momie. Quel enthousiasme, je suppose que vous avez encore joué à touche bouton. J'ai quelques renseignements concernant vos batraciens noirs. Il s'agirait d'une espèce de secte ou de famille plutôt. Il y a des hommes et des femmes. Bien que les activités de cette confrérie soient secrètes, on les soupçonne de se livrer à pas mal d'activités illicites, parce-que lucratives. Leur spécialité serait l'import, export en tout genre. Selon Interpol, ils ont des comptes sous différents noms dans des paradis fiscaux.

– Très intéressant, dit Robert. Je ne vois que deux solutions pour en savoir plus. La première, c'est de faire mettre Ajumide à table.

– J'aime cette solution, dit Léa.

– Oui, mais après, Ajumide est grillé et les Salamandres Noires vont se méfier.

– Humm !

– La deuxième solution serait de les infiltrer. Et ça c'est aussi notre spécialité.

– Séduisant aussi, dit Léa. Mais plus risqué.

– On en a vu d'autres, ricane Robert.

– Bon, Dudu, tu vas téléphoner à Verdier. Ligne sécurisée. Tu vas lui dire de nous préparer de faux

papiers. Je veux des cartes de membres à des clubs de tir, des clubs d'arts martiaux, du Rotary International. Le tout avec une douzaine d'années d'ancienneté pour moi et une dizaine pour Léa. Nous fréquentons les mêmes clubs et c'est là que nous, nous sommes connus.

– OK Bob, je téléphone. Tu veux ça à quel nom ?

– Humm, voyons : Mr et madame Cale, nous sommes mariés, ça sera plus simple. Medhi et Anna-Lyse.

– Ouaf, ouaf ! Anna-Lyse, Medhi Cale, c'est très drôle. Pouffe Dudu.

– Pendant ce temps, Léa et moi allons rechercher des renseignements sur ce Mr Ajumide au fichier central.

Et les voilà qui se mettent tous aussitôt en besogne. Robert entre sur le site sécurisé, tape son pseudo et son code secret. « Bonjour monsieur Pontife, tapez votre recherche », dit la machine avec une charmante voie d'hôtesse de l'air qui aurait un sourire stéréotype et figé à la Ségolène. Robert tape : Ajumide Karl, société Yakamanger.

Après quelques instants de recherche, la boîte magique se remet à déclamer.

Karl Ajumide né le 6 juin 1958 à Paris 3^{ème}. De père Français Dévis et de mère Allemande Olga Tokilebon. Dernière adresse connue : 254 rue de Suresnes à Nanterre (92).

Karl est marié à Mlle Ondine Alœil. Ils ont un fils Adémar. Celui-ci s'est marié à Melle Cécile Honxa.

De cette union est née une fille Anick.

La famille Adémar Ajumide demeure dans la même maison que la famille Karl Ajumide. La petite Anick Ajumide est au CM2 à l'école communale du 112 av de Suresnes à Nanterre.

– Nous voilà bien renseignés. Dit Robert. Il faut maintenant mettre la pression sur Ajumide pour nous introduire au sein des Salamandres Noires.

– Et si on se servait de la petite Anick ? Dit Léa.

– Pas bête, c'est parfois encore plus facile d'avoir un grand père par les sentiments !

– Bien dit ! Allons-y.

– Dudu, dis à Verdier que nous faisons une descente chez Yakamanger. Dit Robert en partant.

Ils sortent la valise de maquillage et changent leurs physionomies. Léa présente maintenant des bajoues, de grosses lunettes à écailles et une chevelure ondoyante blonde. Robert quand à lui, est affublé d'un gros nez et d'un gros menton. Cerise sur le gâteau, le voila devenu chauve.

La capitale a repris vie en ce début d'octobre. Dans les parcs, les arbres commencent à jaunir et les colchiques pointent leurs fleurs violettes. Les matins deviennent frais, bien que les après-midi soient encore chauds. Nous sommes dans cette période, tout comme à la fin du printemps, où il faut être bien couvert le matin et où l'on a trop chaud l'après midi. L'été indien quoi ! C'est déjà l'automne qui engendre la mélancolie par la beauté et la couleur des paysages.

Il est presque onze heures quand Robert et Léa se présentent à l'accueil de Yakamanger. L'hôtesse est plutôt jolie : petite et enrobée, à la place des seins, deux gants de toilette avec vingt grammes de sable au